

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 27, Number 3 (159), June 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1985). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 27(3), 79-83.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

Vendredi 28 décembre

Rien à faire, je demeure allergique à toute écriture qui se donne à voir au lieu de faire voir et sentir. A ce style-spectacle je serais tenté d'opposer, quitte à beaucoup simplifier, un style d'une si grande transparence qu'il risquerait de passer pour un style pauvre, ce qu'il ne serait en fait que pour les lecteurs éblouis par les feux de la rampe. Ce style, qui doit davantage à Stendhal qu'aux naturalistes, convient surtout aux écrivains qui préfèrent la justesse de ton aux éclats de voix. Là encore, c'est affaire de tempérament et de sensibilité.

Samedi 29 décembre

De tous les films de Wenders, c'est *Paris, Texas* qui m'a le plus touché, moins à cause de l'intrigue que du climat constamment désertique où tout semble se dissoudre, les êtres comme les choses. Ce vide où erre le personnage, ce n'est pas seulement celui des étendues sablonneuses et dépourvues de toute végétation, c'est aussi celui de la ville américaine, véritable désert climatisé. Une fois dehors, je me suis dit que, malgré son humidité glaciale et les calomnies de Mordecai Richler, Montréal n'était pas si mal.

Jeudi 3 janvier

A l'occasion des retrouvailles ritualisées auxquelles on peut difficilement se dérober en cette période

des Fêtes, on a l'impression de se singer lamentablement. On s'était pris à souhaiter on ne sait trop quel revirement, mais voilà qu'on débite les mêmes clichés pour en être quitte avec les usages, et qu'on se réfugie dans les mêmes attitudes. Les plaisirs de la table ont tôt fait, heureusement, de nous rendre à notre naturel.

Lundi 7 janvier

Y a-t-il des gens qui, après une soirée chez des amis, rentrent chez eux sans avoir rien à se reprocher — d'avoir dit ceci ou de ne pas avoir dit cela ou, pire encore, d'avoir laissé échapper une allusion peut-être désagréable qu'ils voudraient se faire pardonner? S'ils existent, ceux-là, qu'ils se comptent chanceux, comme on dit, de ne pas être empoisonnés des heures durant par le souvenir honteux de leur gaffe ou de leur maladresse.

Mercredi 9 janvier

Il y a des œuvres-fétiches auxquelles on s'accroche longtemps, qui finissent même par former un écran entre le réel et nous, et à travers lesquelles tout passe, en fin de compte. Peut-être parce que nous avons découvert en elles une version du monde et de l'existence à notre convenance, faute d'en avoir une qui nous soit propre. C'est ainsi que nous nous retrouvons hypnotisés: faulknérisés ou proustisés, par exemple. Mais à la longue, un peu à notre insu, apprenant à voir avec nos propres yeux, à sentir et à comprendre les choses à notre manière, nous nous détachons insensiblement de ces modèles qui nous vampirisaient. Il est également possible que ce détachement soit la conséquence d'un phénomène d'assimilation: ces œuvres qui nous possédaient, nous avons fini par les posséder, par en être un peu les auteurs.

Et quand la nostalgie de ces grands bonheurs de lecture nous ramène à elles, nous découvrons non sans regret que leur charme n'opère plus, qu'elles ont cessé d'illuminer notre vie. Giono, par exemple, en

compagnie de qui, vingt ans durant, je me suis plu à faire l'inventaire des saveurs d'un monde en voie de disparition, je ne le fréquente presque plus, comme si son univers avait perdu son pouvoir sur moi, comme s'il n'avait plus cette valeur quasi mythologique que je lui prêtais il n'y a pas si longtemps. Je le relis quand même, de temps à autre, comme on revient sur le lieu de ses origines. Mon plaisir de lecture tient au style, celui des chroniques d'après-guerre, et à cet éloge constant, bien qu'ironique, du délire imaginaire que Giono oppose à un réel à ses yeux inconsistant.

Tout cela pour dire que vieillir c'est, entre autres choses, sentir que ce à quoi nous avons tant tenu nous devient étranger. Ou, à tout le moins, dépouillé de son ancienne nécessité.

Mardi 15 janvier

Pour quelques pages que je me résigne, un peu à contrecœur, à publier, que de feuillets relus en rougissant, n'en revenant pas de la vacuité de propos excusables dans le quotidien mais qui ne supportent pas l'épreuve décisive de la transcription. Je fais, bien sûr, allusion aux notes que je consigne, puis tape et retape pour les besoins de ce journal que rien ne justifie s'il ne s'en dégage pas des éléments d'une possible vérité commune. Car je ne le conçois pas du tout comme le lieu d'une quelconque intimité. Que pourrais-je bien me dire que je ne sache déjà? Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer de rendre compte d'une observation du réel — limitée par tout ce qu'on voudra — en espérant voir un peu plus clair dans l'ombre profuse du vécu intime et collectif.

Jeudi 17 janvier

A la une de *La Presse*, un titre qui est une perle dans le genre: «Les coupures se jettent sur *Le temps d'une paix*». Le texte était, par moments, à la hauteur du titre: on y apprenait notamment que le réalisateur de ce téléroman était «déprimé que» son émission soit réduite de trente minutes. On viendra me dire que je cherche les petites bêtes noires. Pas besoin de cher-

cher longtemps, elles me sautent aux yeux avant même d'ouvrir mon journal, qu'il niche rue Saint-Sacrement ou rue Saint-Jacques. Et cette manie, courante dans nos gazettes, de recourir au discours direct quand c'est le discours indirect qui s'impose. Par exemple: «Le ministre se demande pourquoi devrait-il intervenir dans ce dossier». Ce genre d'infantilisme verbal, on le trouve partout, parfois même dans les pages éditoriales et culturelles.

Samedi 19 janvier

On voudrait écrire de telle sorte que quelque chose subsiste dans la mémoire du lecteur aussi intensément qu'un souvenir d'enfance.

Dimanche 20 janvier

Un brin de folie — n'importe quelle gourmandise — nous préserve de mourir de sagesse.

Mardi 22 janvier

Il y en a qui pratiquent l'art de se tromper, et de tromper les autres, sans rien y perdre, parfois en y gagnant quelque chose. D'autres, moins habiles, ne se remettent jamais d'une simple maladresse.

Vendredi 1^{er} mars

On devrait pouvoir parler de soi aussi simplement que de n'importe quoi — un paysage, par exemple, ou un livre qu'on vient de lire. On devrait avoir cette modestie élémentaire, mais ce n'est pas toujours facile, l'amour-propre nous empêchant parfois de nous compromettre. C'est un peu pourquoi je me suis tenu coi ces dernières semaines, convaincu que je devais mettre un terme à la rédaction de ce journal destiné à la publication et voué, par conséquent, à une éventuelle confrontation avec des lecteurs. J'y reviens avec le sentiment — je ne dis pas la certitude — que cela vaut encore mieux que le silence ou la stérile rumination intérieure. Car même lorsqu'il se résout à ne pas écrire, l'écrivain ne cesse pas un instant de comploter contre un certain ordre des choses.

Il ne s'agit pas là d'une quelconque injonction morale, mais de la nécessité d'en finir avec le malaise de l'inédit ou du non-dit qui le travaille en se livrant, noir sur blanc, à ce jeu où les mots ont souvent un étrange pouvoir de révélation et de délivrance.

Vendredi 8 mars

En cette journée des femmes, il convenait de rappeler que la justice n'était pas encore acquise pour la moitié du monde qui tente de conjuguer au féminin l'existence et les mots. Sur nos ondes et dans nos journaux, on a eu droit à quelques vérités et aussi — c'est le risque de tout combat — à quelques excès. La prof de morale de ma fille a choisi, de son côté, de raconter à ses élèves (mot qui a le mérite de passer d'un genre à l'autre sans modification aucune) la terrible destinée de George Sand qui dut, selon elle, recourir à un pseudonyme mâle pour exercer son métier d'écrivain et qui une fois la supercherie découverte, se retrouva en prison.

Quand notre fille nous a rapporté cette version, bien intentionnée, nul doute là-dessus, de la carrière de la romancière française, nous lui avons fait consulter le Petit Robert 2 en nous demandant si, à bien y penser, nous n'aurions pas eu intérêt à l'envoyer à la catéchèse comme tout le monde ou presque.